Fred Beal, un Américain en URSS dans les années 1930

JEAN-PAUL DEPRETTO

Le livre de Fred Beal, *Proletarian Journey*, paru pour la première fois à New York en 1937 et réédité en 1971¹, fait preuve d'une remarquable lucidité sur l'URSS² : il s'agit d'un des premiers témoignages occidentaux sur la famine de 1932-1933. Mais d'abord qui était Fred Beal ?

Né probablement en 1896 et mort à une date inconnue, Fred Beal était un syndicaliste, ancien ouvrier du textile, membre du PC américain, devenu communiste à la suite de l'affaire Sacco et Vanzetti. En 1929, il a été envoyé à l'usine textile de Loray (Gastonia) en Caroline du Nord comme organisateur du syndicat communiste de l'industrie textile, le *National Textile Workers' Union*. Dès cette époque, il se montre critique à l'égard de la direction du PC, qu'il accuse de détourner de l'argent collecté pour les grévistes afin de payer les salaires de permanents et les dépenses de voyage à Moscou. Il a « toujours abhorré et dénoncé » les « théories commu-

1. Fred E. Beal, *Proletarian Journey: New England, Gastonia, Moscow*, New York, Hillman-Curl Inc., 1937, 352 p.; Fred. E. Beal, *Proletarian Journey: New England, Gastonia, Moscow*, New York, Books for Libraries Press, 1971. Dans mon article, j'utiliserai la dernière édition ; les extraits cités ont été traduits par mes soins.

2. Je laisse ici de côté les pages du livre concernant la vie de Fred Beal aux États-Unis.

nistes de la violence », qui lui fait horreur³. Très attaché à la Déclaration des droits et au XIV^e Amendement (limitant l'action des États, 1868), cet homme du Nord affirme que Gastonia ne fait pas partie de l'Amérique qu'il a appris à aimer et à révéler.

Fred Beal et six autres personnes ont été poursuivis par la justice américaine à cause de leur rôle dans les grèves qui ont touché en 1929 des usines textiles de Caroline du Nord⁴. Surnommés « les sept de Gastonia », ils étaient accusés de conspiration pour avoir assassiné un shérif et ont été condamnés à des peines allant de cinq à vingt ans de détention. Fred Beal, qui a écopé de vingt ans de prison, avec travaux forcés se considérait comme la victime d'un « coup monté » relevant de la répression antisyndicale.

Les « sept de Gastonia » se sont réfugiés en URSS. Libéré sous caution en attendant le verdict de la Cour suprême, Fred Beal, muni d'un faux passeport, s'enfuit en URSS, où il obtient le statut de réfugié politique. Cette décision de se soustraire à la justice américaine n'a pas été sans lui poser des problèmes de conscience : n'allait-il pas être accusé de fuir le combat ? N'oubliait-il pas ses devoirs à l'égard du syndicat ? N'avait-il pas promis aux ouvriers du Sud de rester avec eux ? Cependant, face à la menace de passer vingt ans de sa vie dans un pénitencier de Caroline du Nord, il a choisi l'URSS.

Avant d'arriver dans ce pays, il en avait une vision très idéalisée, qu'il a transmise aux grévistes de Gastonia lors de soirées qui mêlaient propagande politique, chants, rapports sur d'autres grèves et récits sur des incidents locaux entre grévistes et hommes aux ordres du patron :

En Russie soviétique, tout était différent. J'en étais sûr. Là-bas, les ouvriers exerçaient un contrôle complet. Quel heureux pays ce devait être ! Pas de travail des enfants, pas d'hommes et de femmes surmenés ; nul besoin de grèves ; pas de police, de soldats et de bandits armés pour tabasser les ouvriers. Une journée de travail courte ; des conditions de travail réjouissantes ; de la nourriture en abondance. La sécurité de l'avenir. Pas de parasites [...]. Je transmettais ces croyances enthousiastes aux grévistes de Gastonia et ils accueillaient toujours avec un spasme de joie cette nouvelle religion du Communisme. [...] Je me sentais comme un Moïse venu conduire ces esclaves du Sud

3. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 205.

4. Pour en savoir plus sur ces grèves, voir Howard Zinn, *Une Histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*, Marseille, Agone, 2002, p. 437.

hors du désert du désespoir et je leur semblais un délégué d'un nouveau monde, du Royaume des Cieux⁵.

Voici comment il décrit ses sentiments pour l'Union soviétique lors de son escale à Berlin :

Enfin, j'allais voir le pays qui était gouverné entièrement par la classe ouvrière. Plus d'exploitation. « Tous pour Un et Un pour Tous ». Quel que fût le mérite à retourner en Amérique pour servir le mouvement ouvrier, Hendricks⁶ et moi avons mis temporairement de côté toute pensée à ce sujet, dans notre grande joie de voir bientôt les merveilles de la Patrie des Ouvriers⁷.

Ce que Fred Beal a vu

Notre voyageur arrive à Leningrad à l'été 1930 : il est aussitôt frappé par la vision d'une foule misérable :

Et la foule continuait à grossir. Mais quelle foule ! Mes yeux me trompaient-ils ? Était-ce une sorte de mascarade, un de ces horribles défilés de fêtes nationales ? Car, à trente pieds de nous, il y avait des gens habillés, ou déshabillés, des pires haillons que j'aie jamais vus. Ils étaient nu-pieds, aussi, hommes, femmes et enfants. Aucun mineur émergeant des profondeurs après une journée de travail n'aurait eu l'air aussi sale. Ils nous criaient, les bras tendus : « Donnez-nous de l'argent, s'il vous plaît ! Donnez-nous de l'argent, s'il vous plaît ! »⁸

Le représentant de la MOPR (Organisation internationale d'aide aux combattants de la révolution) explique :

Ces gens, les vieux, sont les anciennes classes privilégiées. Ils ne veulent pas travailler. Ils mendient aux étrangers des devises, de façon à déshonorer notre gouvernement soviétique. Ils étaient autrefois les exploiters⁹.

Probablement s'agissait-il de paysans dékoulakisés ; quoi qu'il en soit, Fred Beal ne semble guère avoir été convaincu par cette explication officielle : les « exploiters » étaient vraiment trop nombreux !

En URSS, notre héros n'était pas un communiste de base, mais un cadre politique : à Moscou, il suit les cours de l'École léniniste

5. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 158.

6. K. Y. Hendricks était un des « sept de Gastonia ».

7. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 221.

8. *Ibid.*, p. 227.

9. *Ibid.*, p. 228.

internationale, « une des académies communistes supérieures pour la formation de leaders révolutionnaires marxistes¹⁰ » qui dépendait du Komintern. Il est ensuite chargé de la propagande politique parmi les étrangers à l'usine de tracteurs de Kharkov¹¹ : il est alors placé sous l'autorité d'Isadore Erenburg, communiste de Los Angeles, originaire d'Ukraine. Il reçoit plusieurs missions : surveiller l'approvisionnement en nourriture et les conditions de logement des étrangers et prendre des mesures pour satisfaire leurs réclamations ; organiser l'enseignement politique, des excursions et des distractions culturelles. L'usine comptait alors environ cinq cents ouvriers et spécialistes étrangers, principalement américains, allemands et tchécoslovaques, qui occupaient tous les postes techniques clefs.

Fred Beal se montre d'abord choqué de découvrir en URSS des réalités que le mouvement ouvrier occidental combattait. Ainsi, lors de son voyage en Ouzbékistan¹², est-il « surpris et troublé » de voir à Tachkent de nombreux enfants employés dans les usines de soie : ce spectacle le fait penser aux enfants qui, en Chine, travaillent dans des entreprises appartenant à des capitalistes occidentaux¹³. De même, voit-il des enfants de Tachkent mobilisés pour un travail épuisant dans les champs de coton¹⁴.

Notre auteur déplore aussi que les femmes soviétiques soient employées à des travaux pénibles, « masculins », tels que le pavage des rues ou la pose, sous le soleil ou par temps de gel, de traverses de chemin de fer¹⁵.

Alors que les communistes américains luttent contre le travail aux pièces et en demandaient l'abolition¹⁶, en URSS, c'était l'un des principaux leviers de la production ; chaque département de l'usine de tracteurs de Kharkov recourait à ce mode de rémunération, censé être justifié par le fait qu'il servait le socialisme. Dans le

10. *Ibid.*, p. 228.

11. Bien qu'il se trouve en Ukraine, Fred Beal désigne toujours la population locale par le terme de « Russes ».

12. Le livre ne mentionne pas la date de ce voyage.

13. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 251-252. Le travail des enfants se pratiquait à la fin des années 1920 dans les usines textiles du sud des États-Unis.

14. *Ibid.*, p. 252-254.

15. *Ibid.*, p. 316-317.

16. *Ibid.*, p. 136. Ce point figurait parmi les revendications des grévistes de Gastonia.

même esprit, Fred Beal condamne les tentatives réitérées pour accélérer le rythme de la chaîne à l'usine de tracteurs de Kharkov¹⁷.

Les conditions faites aux étrangers ne sont pas pour rien dans l'évolution politique de Fred Beal : ils recevaient tous des salaires beaucoup plus élevés que les Russes et nombre d'entre eux étaient payés en devises. Pourtant, ils subsistaient avec un régime alimentaire de famine¹⁸, qui a d'ailleurs provoqué une révolte : des étrangères, pour la plupart des Allemandes, ont organisé une marche de la faim en direction des bureaux de l'usine de tracteurs. Certaines de ces communistes ont écrit à ce sujet à leurs parents en Allemagne et ces lettres ont été lues dans des clubs d'extrême gauche et imprimées dans des journaux¹⁹. Selon Fred Beal, les ouvriers allemands perdirent leur foi dans le système soviétique, ce qui contribua à l'arrivée au pouvoir de Hitler.

Si telle était la situation des étrangers, que dire de la population locale ? Sa misère est un des leitmotifs du livre²⁰. À Kharkov, un repas copieux coûtait un mois de salaire d'un travailleur non qualifié ; le restaurant de l'usine servait aux manœuvres le déjeuner suivant : un bol de soupe au chou contenant une ou deux arêtes de hareng, une tranche de pain et quelques onces (28,35 g) de gruau d'orge. Sauf dans les grandes occasions (fêtes soviétiques, arrivées de touristes étrangers), le menu ne comportait pas de viande. Il existait une véritable « division de classe » entre les manœuvres et les ouvriers « de choc » ou *udarniki*.

À l'usine de tracteurs, les étrangers étaient désespérés d'avoir à travailler aux côtés d'ouvriers russes affamés, abrutis et hébétés. Non seulement il était extrêmement déprimant pour le moral de voir ces hommes émaciés, mais vu leur état on ne pouvait obtenir d'eux que peu de coopération²¹.

Toute la vie matérielle était à l'unisson de la nourriture. Durant les hivers longs et froids, l'usine n'était pas chauffée : l'intérieur était « un iceberg, pas beaucoup plus chaud qu'à l'extérieur²² ». Aux toilettes, les canalisations gelaient souvent, privant d'eau courante

17. *Ibid.*, p. 292-293.

18. *Ibid.*, p. 281, 287.

19. *Ibid.*, p. 285-286. À Kharkov, les responsables communistes affirmèrent que ces lettres étaient des faux ou avaient été envoyées par quelques fascistes isolés.

20. *Ibid.*, p. 287, 289 et 291-292.

21. *Ibid.*, p. 291.

22. *Ibid.*, p. 288.

pendant des jours. Le savon manquait de même que les vêtements. Seuls les *udarniki* pouvaient, au prix de grands efforts, se procurer une paire de chaussures ou un manteau.

L'usine de tracteurs de Kharkov était l'une des plus importantes entreprises soviétiques et offrait les meilleures conditions existant en Russie, si l'on excepte les deux capitales, Moscou et Leningrad. Pourtant, Fred Beal considère que « la vie dans cet établissement exemplaire était bien pire » que tout ce qu'il avait pu voir en Amérique²³.

À ces conditions matérielles, il faut ajouter le mouchardage par les agents de la Guépéou, et parfois par les communistes et les *udarniki*. La grève étant « presque inconcevable », il ne restait plus à la masse des ouvriers, véritables serfs, que l'arme du sabotage silencieux²⁴.

Rien ne résume mieux le sort de la population que l'image de ces paysans et ouvriers affamés (jeunes et vieux, hommes et femmes) qui chaque jour prenaient d'assaut la colonie étrangère à l'usine de tracteurs de Kharkov²⁵ : réclamant à manger, ils allaient de maison en maison et de porte en porte quand ils réussissaient à déjouer l'attention des gardes. Ils fouillaient dans les boîtes à ordures et se battaient comme des chiens sauvages pour la nourriture. Les autorités soviétiques, avec l'aide des communistes de l'usine²⁶, raflaient ces gens dans les rues et les remettaient à la Guépéou. Ils étaient ensuite mis dans des camions ou des trains et expédiés en quelque lieu éloigné des villes, où ils pouvaient mourir hors de la vue des étrangers : des jeunes réussissaient pourtant à revenir²⁷. Les dirigeants s'acharnaient particulièrement sur les paysans, qualifiés de « koulaks » et considérés comme des éléments « antisociaux », parce qu'ils commettaient des agressions et des vols, méritant ainsi la peine de mort²⁸.

Cela nous amène tout naturellement au principal événement des années 1930 en Ukraine, la famine de 1932-1933. À l'automne 1932, lors d'une excursion à pied aux environs de Kharkov, Fred

23. *Ibid.*, p. 290.

24. *Ibid.*, p. 288-290.

25. *Ibid.*, p. 296-297.

26. Fred Beal avoue avoir participé « jusqu'à un certain point » à ces actions « inhumaines ».

27. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 314-315.

28. La loi du 7 août 1932 sur la défense de la propriété socialiste prévoyait pour tout vol la peine de mort ou dix ans de réclusion en cas de circonstances atténuantes.

Beal rencontre des prisonniers travaillant pour un sovkhoze : ils ne sont pas surveillés, car en cas de fuite ils n'auraient rien à manger ; ils se nourrissent de pain et de tomates volées²⁹. Quelques kilomètres plus loin, dans un champ appartenant à un kolkhoze, les mauvaises herbes étouffent des tomates malades : pourquoi se donner du mal à les arracher puisque le gouvernement prend toutes les récoltes ? De toute façon, il n'y a pas de main-d'œuvre : il reste cent habitants sur deux mille, les autres sont ou partis ou morts. Sur la route de la Commune Staline, dans un village, les légumes d'un jardin privé se portent bien, offrant un saisissant contraste avec les champs en friche, le froment malade ; une moissonneuse-batteuse importée, de modèle récent, est abandonnée, couverte de rouille, dans un champ. À la Commune Staline, les travailleurs sont tristes : émaciés, complètement épuisés, ils sont affamés et ont le regard fixe. Leur repas se résume à une soupe, une tranche de pain, du thé sans sucre : Fred Beal affirme n'avoir jamais consommé pire nourriture en Amérique, sauf peut-être dans une ou deux prisons. À une question sur les raisons de l'exode des travailleurs de la Commune, une femme répond sans hésiter : « parce qu'il n'y a rien à manger et trop d'exploitation³⁰ ». Au printemps 1933, la situation a empiré : Fred Beal donne de la famine une vision saisissante, dans des pages qui constituent un sommet de son livre : il décrit un village mort, où le seul être humain vivant était une vieille femme « complètement folle » :

Il n'y avait aucune autre vie. [...] Montant à une des cabanes, nous avons regardé par une fenêtre. Nous avons vu un homme mort appuyé sur un poêle russe encastré. Son dos était contre le mur, il était rigide et nous regardait fixement, droit, de ses yeux morts, lointains. Je me rappellerai toujours ce spectacle affreux. Avant, j'ai vu des morts qui étaient morts naturellement. Mais, dans ce cas, il était mort d'une cause bien définie. Une cause à laquelle j'étais associé, que j'avais soutenue. Comme ce regard fixe de mort m'a percé ! Comme il m'a causé une grande souffrance mentale ! Quand je regarde en arrière, je pense que cette scène inoubliable a eu plus d'effet qu'aucune autre pour me décider à faire ce que je pouvais pour corriger mon horrible erreur d'avoir soutenu les staliniens de Russie et la Troisième Internationale.

Nous avons trouvé d'autres morts dans ce qui avait été leurs maisons. Certains corps étaient décomposés. D'autres étaient mieux con-

29. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 299-303.

30. *Ibid.*, p. 304-305.

servés. Quand nous ouvriions les portes, d'énormes rats couraient vers leurs trous et ensuite sortaient et nous regardaient fixement³¹.

Les maisons vides étaient nombreuses : à l'arrière, des tombes, sur lesquelles étaient affichées des inscriptions : « J'aime Staline, enterrez-le ici dès que possible ! Nous avons tenté une exploitation collective. Voilà le résultat !³² ». Les autorités réagissaient à cette situation en brûlant des villages.

Fred Beal considère que la collectivisation forcée est une des causes de la famine, affirmation qui rencontre l'accord des historiens d'aujourd'hui. Il estime le nombre de victimes à plusieurs millions³³, nous savons que ce chiffre est exact. Cette collectivisation « man-made » a engendré un nombre considérable d'enfants sans domicile : présents dans toutes les gares du pays, ils voyageaient dans les trains de marchandises, mendiaient, volaient. Sur la ligne internationale Moscou – Kharkov, par exemple, ils demandaient du pain aux voyageurs : un bureaucrate soviétique, rapporte Beal, refusa de leur faire la charité sous prétexte qu'ils devraient travailler ou aller dans une institution pour enfants³⁴.

Dès son arrivée en 1930, Fred Beal a été déçu par l'URSS. En 1931, il effectue un séjour « clandestin » de six mois aux États-Unis : à son retour en URSS, en septembre 1931, sous la pression de ses camarades, il tente de faire la paix avec le régime stalinien. Mais il se sent prisonnier et veut fuir la Russie soviétique ; toutefois, il craint les réactions de ses amis communistes ou sympathisants : « peut-être, allaient-ils me haïr pour avoir dérangé leurs croyances et leurs illusions sur la glorieuse solution de Staline pour l'humanité³⁵ ». Après bien des hésitations, il décide finalement de partir, malgré la menace de passer vingt ans de prison en Caroline du Nord ou de se retrouver au chômage, s'il n'était pas arrêté. Pour cela, il demande au comité de parti de l'usine de tracteurs la permission d'aller en Pologne pour renouveler son passeport et fait croire aux autorités de Kharkov qu'il agit sur ordre de Moscou. *Via* Berlin, où les nazis sont au pouvoir, il arrive à New York au début de l'année 1934, bien résolu à révéler la vérité sur la Russie : il raconte son expérience en URSS à ses vieux camarades, mais il est consterné par l'accueil reçu : à quelques exceptions près, le récit de

31. *Ibid.*, p. 306-307.

32. *Ibid.*, p. 307.

33. *Ibid.*, p. 349.

34. *Ibid.*, p. 311-312.

35. *Ibid.*, p. 308.

« l'inhumanité de l'homme pour l'homme³⁶ » est mal accueilli par les communistes, les sympathisants de l'URSS et même les libéraux. Il publie ensuite des articles dans un journal socialiste juif, de langue yiddish, paraissant à New York et dans des journaux à sensation de la presse Hearst, auxquels il se justifie de faire appel en arguant qu'ils étaient largement lus par les « masses travailleuses », mais nous ne savons pas quelles furent les réactions de ces lecteurs ouvriers.

Durant la Grande Dépression, des milliers d'Américains, attirés en URSS par la perspective de trouver un emploi en ces années de crise, ont travaillé dans des entreprises soviétiques. Aucune statistique générale n'est disponible sur ces migrants économiques, mais selon les chiffres de l'Amorg, organisation soviéto-américaine responsable de l'embauche de travailleurs pour l'URSS, environ 10 000 ouvriers qualifiés, artisans et ingénieurs américains ont signé un contrat en 1931 qui, de ce point de vue, fut une année record³⁷.

Il existait aussi une minorité d'émigrés politiques : ces réfugiés, dont faisait partie Fred Beal, n'étaient probablement pas inclus dans les statistiques globales de migrations : selon les calculs du Komintern, environ 10 000 Américains sont entrés en URSS pour raisons politiques de 1927 au début de 1936. Ce chiffre inclut les « rouges » déportés par le gouvernement américain, les personnes qui ont quitté les États-Unis légalement et illégalement ou ont franchi la frontière soviétique *via* un autre pays. Moins de la moitié de ces 10 000 personnes ont obtenu le statut officiel de réfugié politique, qui était accompagné de privilèges. La plupart des communistes américains ont voyagé, comme Fred Beal, sous de faux noms et avec de faux papiers.

Contrairement à ce que pensait le gouvernement des États-Unis, la majorité des Américains qui vécurent en URSS pendant une période relativement longue n'étaient pas membres du parti communiste. Mais bon nombre d'émigrés économiques ou de réfugiés politiques furent sensibles à la propagande sur la « construction du

36. *Ibid.*, p. 343.

37. Voir Sergei Zhuravlëv, «American Victims of the Stalin Purges, 1930s» in Brigitte Studer & Heiko Haumann (éd.), *Stalinistische Subjekte Sujets stalinienis Stalinist Subjects*, Zürich, Chronos Verlag, p. 397-400 et p. 403. Voir aussi Andrea Graziosi, «Foreign Workers in Soviet Russia, 1920-1940: Their Experience and Legacy», *International Labor and Working-Class History*, 33, spring 1988, p. 40, 49 (note 67) et 51.

socialisme », le « paradis des ouvriers³⁸ », la liquidation du chômage, qui les incita à venir s'établir en URSS.

Beaucoup d'entre eux connurent des expériences malheureuses : au début des années 1930, des centaines d'ouvriers américains fuirent Stalingrad et Kouznetsk. En 1933, à l'usine de tracteurs de Kharkov, presque tous les ouvriers et ingénieurs américains exprimaient dans des conversations privées avec Fred Beal leur opposition au régime de Staline³⁹. Andrew Smith, Américain d'origine slovaque, a raconté dans ses souvenirs les déceptions qu'il a connues en URSS entre 1932 et 1935 : il cite plusieurs exemples d'ouvriers venus des États-Unis et qui n'avaient qu'une pensée, quitter la Russie soviétique⁴⁰. Les « sept de Gastonia » n'ont pas échappé au lot commun : un seul a réussi en URSS : il est devenu « professeur rouge », installé dans un confortable appartement à Moscou ; trois sont rentrés aux États-Unis, deux ont connu la faim, le dernier a vécu dans un baraquement ouvrier infesté de rats et de vermine⁴¹.

Université de Toulouse II – Le Mirail
FRAMESPA

38. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 276-277.

39. *Ibid.*, p. 238.

40. Andrew Smith, *J'ai été ouvrier en URSS (1932-1935)*, trad. d'Emmanuel Piron, Paris, Plon, 1937, p. 27-28 et p. 48-52.

41. Fred E. Beal, *Proletarian Journey* (1971), *op. cit.*, p. 348-349. À propos des Américains qui ont émigré en URSS et du triste sort de beaucoup d'entre eux, voir le livre de Tim Tzouliadis, *Les Abandonnés. Le Destin des Américains qui ont cru au rêve soviétique*, Paris, J.-C. Lattès, 2009 ; sur Fred Beal, voir p. 88-90.